

HEINRICH DÖRRIE

UNE EXÈGESE NÉOPLATONICIENNE
DU PROLOGUE DE L'ÉVANGILE DE SAINT JEAN
[*Amélius chez Eusèbe, Prép. év. 11, 19, 1-4*]

Un philosophe platonicien demandait, peu avant l'époque de saint Augustin¹, que les premières sentences de l'Évangile de saint Jean fussent gravées en lettres d'or dans toutes les églises aux endroits les plus visibles, de sorte qu'elles soient toujours devant les yeux de tous les chrétiens.

Certainement, ce *Platonicus* n'avait point l'intention de contribuer à la propagation de l'Évangile. Au contraire, il était convaincu que la doctrine exprimée par ces sentences, qu'il faudrait graver en or², était purement platonicienne, donc opposée au christianisme : si la doctrine, selon laquelle le Logos était le commencement de tout, était acceptée, réfléchie et réalisée par les chrétiens, ceux-ci devraient se détourner de leur « superstition » pour adhérer au vrai Logos et à la vraie religion telle qu'elle était représentée par le Platonisme.

Ce texte constituait — selon l'opinion de ce *Platonicus* — un danger mortel pour le christianisme : ce dernier serait brisé (comme par une explosion), si la plupart des chrétiens se rendaient compte de la vérité purement platonicienne, exprimée dans ces premiers vers de l'Évangile. Pour déclencher la dissolution du christianisme, il suffirait de porter la révélation du vrai Logos à la connaissance de tous les chrétiens...

Cette proposition curieuse émane de la subtilité souvent admirée, souvent critiquée des platoniciens : on irait s'emparer d'une arme que l'on croyait avoir trouvée dans l'arsenal des adversaires. Ou bien les chrétiens seraient obligés à reconnaître le caractère platonicien — et cela voulait dire : hérétique — de leur quatrième Évangile (en ce cas, une tradition soi-disant apostolique ne vaudrait plus grand-chose); ou bien, les chrétiens iraient jusqu'au bout en réalisant intégralement et en toute conséquence la doctrine du Logos; en ce cas une conversion générale au Platonisme serait inévitable.

Ce récit presque anecdotique, dû à saint Augustin, est plus qu'une curiosité en marge de l'histoire du christianisme vainqueur. Certes, l'espoir de notre *Platonicus* était déjà vain au moment où il était exprimé. Cependant la discussion sur le caractère platonicien du prologue johannique avait une histoire, et elle avait un arrière-plan. Dès le début du IV^e siècle, un disciple de Plotin avait revendiqué quelques idées, exprimées dans le prologue

1. SAINT AUGUSTIN, *Civ. Dei* 10, 29 (vers la fin) cite d'abord les vers en question (*Jn.* 1, 1-5) et continue : *Quod initium Sancti Evangelii cui nomen est secundum Johannem, quidam Platonicus — sicut a sancto sene Simpliciano... solebamus audire — aureis litteris conscribendum et per omnes ecclesias in locis eminentissimis proponendum esse dicebat.*

2. Le fait que ces vers seraient gravés en lettres d'or apprendrait à tout le monde que ce texte est inspiré par la sagesse divine. L'or est « la couleur de la divinité »; grâce à la vertu magique de l'or, ces mots ne seraient pas pris pour une inscription de caractère séculier.

johannique, comme étant d'origine platonicienne et il exposait toute une réinterprétation des sentences célèbres pour motiver sa prétention. Eusèbe de Césarée se félicitait d'être tombé sur ce témoignage en effet singulier; il le considère comme une preuve inattendue du fait qu'au moins un philosophe provenant de l'école de Plotin était d'accord avec le message de saint Jean; dans son optimisme, Eusèbe n'a pas remarqué que ce philosophe platonicien n'était pas disposé à reconnaître la vérité chrétienne; au contraire, celui-ci démontre que la vérité contenue dans les paroles initiales de l'Évangile a été inspirée par le vrai Logos qui est identique à l'Âme du monde. La citation d'Eusèbe a fait glisser un morceau du plus pur platonisme dans la *Préparation Évangélique*.

* * *

Le onzième livre de la *Préparation Évangélique* est destiné à démontrer que la philosophie des Grecs n'est point incompatible avec les doctrines chrétiennes. Vers la fin de cette démonstration, Eusèbe annonce un témoignage en effet singulier. Il dispose d'un texte dont l'auteur est Amélius, disciple de Plotin. Cet auteur platonicien cite littéralement une partie du prologue de l'Évangile de saint Jean, dont il approuve la doctrine centrale, concernant le Logos³. Amélius atteste ainsi — quoique témoin secondaire — la vérité de l'Évangile; il exprime son accord avec les mots de l'évangéliste : ἐπιμαρτυρεῖ ... ταῖς αὐτοῦ φωναῖς.

Une ἐπιμαρτυρία d'un témoin attaché au camp adverse devait être extrêmement précieuse.

Ensuite, ayant terminé cette citation⁴, Eusèbe note avec raison qu'Amélius n'a pas essayé de cacher son emprunt; au contraire, il a prononcé sa paraphrase du texte évangélique « sans se couvrir la tête » — γυμνῆ τῆ κεφαλῆ.

C'est une citation assez souple⁵ qui renvoie le lecteur au *Phèdre* de Platon, 243 B : Socrate a récité d'abord, la tête enveloppée, des opinions qu'il ne partageait pas; mais ensuite, lorsqu'il prononce sa propre thèse, il parle sans se couvrir la tête. Cette expression, répétée par Eusèbe, doit être prise dans le sens qu'Amélius ne déguise ni cache son opinion, que son jugement est en effet favorable à la doctrine du Logos exprimée par saint Jean, et que ce résultat positif ne sera pas dévalorisé ou perverti par un sophisme quel qu'il soit. Eusèbe avait de bonnes raisons de prendre des précautions. En effet, l'attitude d'Amélius envers la doctrine chrétienne est tellement exceptionnelle, qu'Eusèbe doit rassurer ses lecteurs qu'ils ne tomberont point dans un piège en lisant ces lignes. On devait penser qu'un Platonicien combattrait soit ouvertement, soit clandestinement tout ce qui sentait le christianisme. Eusèbe connaissait peut-être les argumentations de Celse (qui avait écrit son *Ἀληθῆς Λόγος* un peu avant 180 après J.-C.) et certainement celles de Porphyre⁶. Tous les deux défendaient une vérité qui s'était manifestée à travers une tradition séculaire;

3. EUSÈBE DE CÉSARÉE, *Préparation Évangélique* II, 18, 16 : Εἰκότως δῆτα καὶ τῶν νέων φιλοσόφων διαφανῆς γεγονώς Ἀμέλιος, τῆς Πλάτωνος καὶ αὐτὸς εἰ καὶ τις ἄλλος ζηλωτῆς φιλοσοφίας, — πλὴν ἀλλὰ βάρβαρον ὀνομάσας τὸν Ἑβραῖον θεολόγον — εἰ καὶ μὴ ἐπ' ὀνόματος ἤξιωσε τοῦ εὐαγγελιστοῦ Ἰωάννου μνήμην ποιήσασθαι, ἐπιμαρτυρεῖ δὲ οὖν ὅμως ταῖς αὐτοῦ φωναῖς, αὐτὰ δὲ ταῦτα πρὸς ῥῆμα γράφων. La question pourquoi Amélius fait usage de la dénomination « barbare » au lieu de se servir du nom propre, sera discutée plus loin, p. 83.

4. EUSÈBE, *Prép. év.* II, 19, 4 : ταῦτα οὐκέτι ἐπισκισμένως, ἀλλὰ ἄντικρυς ἤδη γυμνῆ τῆ κεφαλῆ ἐκ τῆς βαρβάρου θεολογίας δῆλα ἂν εἴη.

5. On notera que cette citation est bien placée. En s'adressant à un émule de Platon, Eusèbe se sert de cette expression symbolique, qui devait pourtant être familière aux Platoniciens.

6. Pendant ses études à Athènes (vers 250 après J.-C.) Porphyre avait déjà déclaré impossible que le Christ pût apporter la vérité à quelqu'un; au contraire, il aurait le don de rendre aveugles tous ses sectateurs. Telle est la conclusion du livre 3 de l'ouvrage « sur le contenu philosophique exprimé dans les oracles » — *περὶ τῆς ἐκ λογίων φιλοσοφίας*. Vers la fin de sa vie (il est mort entre 300 et 305), Porphyre publiait les 15 livres devenus célèbres *Contre les chrétiens* — *κατὰ Χριστιανῶν*.